

—Je te remercie, répondit Abdallah. L'eau commence à tomber ; rentrons au camp.

Déjà, il avait pris son parti.

Dix minutes après, sans rien dire à personne, il sortit furtivement de sa tente, sella lui-même Yacoub, et, malgré la pluie qui redoublait se dirigea vers Rhat, où il arrivait bien avant l'aube chez El-Aziz. Le vieux caïd veillait en l'attendant.

Il ordonna qu'on introduisît aussitôt le djémil.

—Que je suis heureux, ô mon père, dit Abdallah, de te retrouver en bonne santé... je craignais que tu ne fusses malade.

El-Aziz ne répondit pas.

Son visage conservait une gravité singulière.

Le cœur d'Abdallah battit plus vite, comme à l'approche d'un danger caché, mais certain.

Ce fut d'une voix presque tremblante qu'il reprit :

—Qu'y a-t-il, El-Aziz ?

—Il y a, répliqua le vieillard, que Si-Barkoud, le chef de la Rose de Ghadamès, est ici, avec le kebir des Khouans, depuis le coucher du soleil.

Abdallah respira.

—Que m'importent Si-Barkoud et tous les Khouans du monde ! s'écriait-il. Je ne crains rien d'eux, car je n'ai rien à craindre. Tous les croyants qui veulent vivre en paix seront avec moi.

—Sans doute, mais sais-tu le bruit répandu par Si-Barkoud.

Et comme Abdallah se taisait :

—Il prétend, acheva El-Aziz, que tu as assassiné Moulaï pour lui voler son nom... et il offre de le prouver.

—Ah ! fit le Djémil en éclatant de rire. Au revoir, El-Aziz.

—Où vas-tu ?

—Confondre les imposteurs.

La vérité est qu'Abdallah avait peur de se trahir.

Lorsqu'il se retrouva dehors, il songea qu'on le guettait peut-être. Il examina la rue, sombre et silencieuse.

L'eau tombait toujours, comme elle tombe dans le sud, à croire que toutes les écluses du ciel sont ouvertes.

—Ma maison est certainement surveillée, se dit François.

La bride de Yacoub au bras, il contourna la ville.

Peu après, il entra chez lui par les jardins.

Avant toutes choses, il mit son cheval à l'abri et lui donna une double ration d'orge.

—Mange, mon brave Yacoub, lui disait-il en épongeant ses flancs mouillés ; j'aurai peut-être, sous peu, besoin de tes jarrets.

Abdallah passa dans la cour.

Pas une lumière, même chez ses esclaves ; partout le silence.

Rien que le bruit de l'eau qui ruisselait des terrasses.

Le djémil se dirigea vers le guittoun occupé par Lagdar.

—Nous sommes au matin du trentième jour, se dit-il. Si..

Il n'acheva pas.

Le guittoun était vide.

Alors, il éprouva une extrême désespérance. Il lui semblait qu'il était seul, sur la terre étrangère, entouré d'ennemis.

Il monta à sa chambre et se prit à réfléchir.

Ayant allumé une lampe, il se regarda dans la glace : il recula, effaré, tant il se trouvait pâle, défiguré.

Si-Barkoud, après des années, se décidait à parler, c'est qu'il avait des preuves de la disparition du véritable Moulaï, du fameux Raman, l'ancien chef de toutes les Roses.

Mais quelles preuves avait-il ?

La était la question angoissante.

Abdallah n'ignorait pas que, malgré les services qu'il avait pu rendre, il serait perdu si l'on découvrait son imposture.

Le djémil en était là de ses réflexions, lorsqu'un bruit venu du dehors lui fit lever la tête.

Il souffla vivement sa lampe.

On poussait sa fenêtre qui s'ouvrait sur la rue, à plusieurs mètres du sol.

Comme la fenêtre, barricadée au dedans, ne cédait pas, une main se mit en devoir de scier l'armature de plomb.

—Ah ! fit Abdallah, nous allons rire.

Il passa dans la chambre à côté, séparée de la première par une tenture, et, le poignard à la main, attendit.

Il n'attendit pas longtemps.

Un homme sauta par l'ouverture qu'il avait rapidement pratiquée, puis un autre et un troisième.

L'un d'eux fit de la lumière.

Abdallah étouffa un cri de surprise en reconnaissant dans l'un des voleurs, Bel-Kassem, le père de Sultana.

Les autres lui étaient inconnus.

Bel-Kassem, cependant, ne perdait pas de temps.

—Dépêchons-nous dit-il à ses compagnons. Le jour ne tardera guère à paraître et il faut que nous nous sortions d'ici avant le retour de l'ennemi.

Avec le flair remarquable des hommes accoutumés à la vie du désert, il se dirigea, après un examen rapide de la pièce, vers le

coffre où Abdaallah renfermait ses papiers et ses souvenirs : son livret militaire, des lettres, le portrait de sa mère, le sien lorsqu'il était enfant, toutes choses qu'il n'avait pu se décider à jeter au feu et qui prouvaient son origine.

—Je suis perdu ! murmura le djémil.

Les voleurs n'étaient que trois, à tout prendre, dont un d'un certain âge.

Abdallah assura son poignard dans sa main.

Il allait bondir au milieu d'eux frapper d'abord Bel-Kassem, le plus vigoureux et qui paraissait être le chef, mais il se ravisa.

A la fenêtre, dans les grisailles de l'aube, il venait d'apercevoir plusieurs visages grimaçants.

Bel-Kassem réussissait dans ses recherches.

Triomphalement, il agitant les portraits au-dessus de sa tête.

Au fur et à mesure, il jetait le tout sous la lampe.

—Ah ! ah !... nous avions raison de nous méfier, Si-Barkoud, faisait-il... Ma Sultana sera vengée.

—Et Raman-Moulaï, ajouta l'autre.

—Nous verrons, sous peu, la tête d'El-Aziz.

—Et El-Aziz avait un bandeau sur les yeux, mais ce bandeau tombera comme le voile de la nuit quand se montrera le soleil. J'amènerai le faux Moulaï devant lui, et je dirai au caïd : " Cherche sur son épaule l'image de l'aigle des monts Arbota. "

—Et moi, j'ajouterai : " Dis au faux Moulaï d'expliquer d'où lui viennent ces papiers écrits par des roumis... "

Bel-Kassem se recueillit ; puis, il reprit :

—Emporte tout cela ; montrez-le à notre kébîr qui sait lire en plusieurs langues. Il faut que l'explication ait lieu au grand jour. Derrière vous, je fermerai la fenêtre, je remettrai tout en ordre, et j'attendrai, en cette chambre, le retour du djémil pour vous le conduire pieds et poings liés... Au reste, je vais aller retrouver Sultana.

Comme il avait dit, Bel-Kassem, derrière ses compagnons, ferma la fenêtre avec soin. Il se retournait....

Abdallah était devant lui.

—Voleur ! murmura-t-il.

Déjà, les mains du djémil le serraient à la gorge.

—Tu as peur, chien, reprit Abdallah. Calme-toi : en souvenir de Sultana qui m'aimait et que j'aimais, je te laisserai la vie.

—Pourquoi ne m'as-tu pas rendu ma fille, quand je te la demandais ?...

—Ne t'ai-je pas dit qu'elle était morte ?

—J'ai pensé....

—Tu as pensé à tort. Je ne mens jamais. Mais, finissons-en ; j'ai autre chose à faire que de perdre mon temps en vaines explications.

Abdallah, ce disant, coupait, avec son poignard, des cordons de soie qui renaient les tentures appendues au plafond.

—Voici, expliqua-t-il, à l'Arabe demi-mort de terreur : je vais t'appliquer ce que tu te proposais de me faire, c'est-à-dire te lier, solidement, je t'en préviens, bras et jambes, et te bâillonner. Je te mettrai dans une chambre où Lagdar, seul pénétre avec moi. Or, Lagdar est en voyage ; tant pis pour toi s'il ne revient pas.

Une angoisse terrible se peignit sur les traits de Bel-Kassem, angoisse que ne pouvait comprendre François, car il ignorait que l'Arabe avait laissé Takar à Tripoli avec mission de se défaire, par tous les moyens, de Lagdar et d'Yusuf.

Bel-Kassem essaya de résister, mais il n'était pas de taille.

En quelques instants, il fut ligotté et mis hors d'état de pousser un cri.

François, maintenant, passait, du regard, la revue de cette chambre où il laissait, en somme, la meilleure partie de sa jeunesse, celle où il avait été utile à son pays.

En soupirant, il endossa une fine cotte de mailles.

Comme il eût fait d'un sac d'orge, il enleva Bel-Kassem, dont les yeux roulaient, pareille à ceux d'un reptile, et du genou, appuya sur la muraille.

Une logette obscure apparut, de quelques pieds carrés.

—Voilà, dit François, où tu attendras la venue de....

Il ne put achever.

Il venait de recevoir un coup de poignard entre les deux épaules, mais la lame, s'était brisée contre la cotte de mailles.

Si-Barkoud, car c'était lui, allait revenir à la charge.

Il n'en eut pas le temps : un coup de poing l'envoya rouler sur le tapis.

La fenêtre, au même instant, s'ouvrait avec fracas et les Khouans envahissaient la chambre.

D'un bond, François sauta par-dessus Si-Barkoud, qui se relevait en jurant, et gagna la porte qu'il referma à double tour.

Il courut à l'écurie où il avait laissé son cheval.

Une seconde après, il gagnait le large.

Il ne s'arrêta que devant l'oued qui, grossi par les pluies récentes, roulait en tumulte ses eaux jaunes.

Il cherchait un gué, mais des cris, déjà, retentissaient derrière lui. Il se retourna.